

« Crier, crier blanc rouge » de Xavier Briend

A propos de *marie weiss rot* / *marie blanc rouge* de Laure Gauthier

Elle s'appellerait marie – marie sans majuscule.

Avec un cri sebaldien, un

AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA  
AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA

tiré d'*Austerlitz*, au début, un sidérant monologue de marie puis de Laure Gauthier, à la fin, et, entre les deux, le cri de marie.

Il est là, il est partout. Partout il module, il ondule, il s'absente, il est brisé dans sa quête de soi, mais, en se cherchant il brise aussi – conventions, stéréotypes, langue figée. Il rougeoie les paroles blanches, les paroles gelées, il les saisit, il fixe les blessures langagières. Il déstabilise.

Il est entre les deux langues, l'allemande et la française, il est cette langue qui naît de la tension entre les deux. C'est marie qui pense en français, qui parle en allemand. C'est marie qui parle en français, qui pense en allemand – c'est la Française Laure Gauthier qui écrit en allemand, qui est traduite en français.

*marie weiss rot / marie blanc rouge*

Ça débute par une phrase de marie, une phrase griffée qui griffe, en retour, celle de son amant Albert. Pourtant marie ne cherche pas la vengeance, non, elle joue la scène des deux amants, elle écoute, elle échange mais, parfois – déjà – elle s'envole. Ses paroles se disséminent sur la page en « Avalanche de poussière sonore avec des blocs qui déboulent, impact, particules tourbillonnantes, plaques qui se détachent. Horizons glissants. Sur lesquels tout s'effondre, tout est réparti autrement. »

fugitives architectures,

formes fantomatiques. Puis une allégresse froide, poudreuse.

Masse créative, qui se dissout, avale, dévale, vite et lentement à la fois. Qui se pulvérise elle-même. Feu d'artifice blanc !

On pourrait penser que marie ne souffre pas la contrainte mais, non, ce n'est même pas ça, ce serait trop simple, le cliché de la petite rebelle, non. marie accepte, use de la contrainte et de ses codes, pour chercher ce qui l'en libérerait. Comme entre l'allemand et le français, comme entre la langue expérimentale et la langue stéréotypée, il y a bien une langue originale – une langue des *origines* ? Mais ça n'existe pas, l'origine. Alors on fera comme si.

Pour tout, on fera comme si.

Comme si marie était intéressée par le déballage et le montage d'un meuble ikéa avec son mari Frédéric – alors, de ses doigts, elle cadrerait la scène : tout n'est que cinéma.

« Guère plus intéressant que le plan normal. Cela devrait pourtant lui donner un aspect inquiétant, menaçant. Restons sur une vue en contre-plongée. Un cliché n'apporte rien. L'inquiétante étrangeté n'apparaît qu'avec le silence ; mettre le temps à l'épreuve, le temps coagulé. La caméra regarde vers le haut. Obstinément. Sans bruit. Diaphragme grand ouvert. Plan-séquence. Un élément de bois en travers de l'écran. Epave flambant neuve. Entourée de particules de poussière scintillantes. Presque belles. »

*Presque* belles – s'inventer une langue, ce n'est pas seulement *dresser* un cri, c'est (tenter d') effacer tous les *presque* qui nous étouffent.

Le presque-bonheur du couple Christine-Albert qui discute avant d'aller se coucher, qui se ment, qui ne se comprend pas. Alors il faut parler, marie, pour la gommer, cette image. Il faut la briser, briser les chaînes verbales de cette relation, briser aussi la logique de l'adultère puisque tu es la maîtresse de cet Albert, marie. Ou plutôt il faut t'en servir pour te faire entendre. Il faut toujours crier pour se faire entendre.

Il y a aussi ta fille, marie, il y a Louise. On regarde les photos, l'album de famille, ensemble, on aimerait se dire Regarde, voici ton grand-père. Regarde, là, ce sont tes grands-parents, Louise. Mais il n'y a rien, l'origine n'existe plus, n'existe pas. Il n'y a que le présent qui éblouit de sa lumière blanche les vieilles photos.

Louise, tu voudras épeler à rebours ta vie ? Entre toi et moi, qu'y a-t'il, Louise ? Tu vas souffrir, à cause de moi, Louise. Mais je t'apprendrai.

Je t'apprendrai.

Amour, paroles, sang.

Je t'apprendrai.

Je te construirai le paysage le plus sec possible.

Maintenant : lumière de midi. L'air est humide, les bruits extrêmement précis, tranchants.

Entre l'extérieur et l'intérieur, il ne faut pas qu'une porte soit ouverte ou fermée. Il faut qu'elle soit entre-deux, entrebâillée. Par la porte entrebâillée, on entendrait Albert et marie. Ils se parlent mais le contact n'est plus possible, juste ce courant d'air frais qui existe, qu'on sent entre eux, dans ces paroles dérobées, le désir contrarié d'Albert et l'innocence de marie mais... mais, surtout, ne rien brusquer. Il ne faut rien brusquer car les paroles de marie sont à la mesure des situations qu'elles traversent, en cas de dispute, avec Frédéric par exemple, elles s'éparpillent violemment.

Ta MÈRE

peut se

le mettre dans le CUL

Parfois, elles deviennent flocons de neige, elles tombent, elles tombent et recouvrent l'incandescence des sales situations. Mais, attention, c'est un manteau de neige prêt à devenir avalanche.

En attendant, elle est seule, marie, et reste la violence des traces blanches. Sa voix, son cri devient poème. Il n'y a plus personne face à elle, plus d'Albert, plus de Louise, plus de Frédéric. Elle est seule avec ses paroles celaniennes violentées et superbes.

« Tu vois la  
POUSSIÈRE DE MOTS  
Sphères hagardes  
Globes du monde  
Produisant une  
Transparence collante  
Le Néant – ayant perdu toute odeur  
Bref éternel même  
L’herbe  
A repoussé  
En vain ? »

Et quand celles-ci s’absentent, quand les pages deviennent elles-mêmes blanches, ce n’est pas pour effacer son cri, à marie, non, c’est pour mieux l’écouter. Comme dans ces travellings où, tout à coup, la bande-son est coupée laissant le cinéphile dans l’apesanteur silencieuse des images, ici on tombe dans les pages blanches où *toujours* résonnent les paroles rouges de marie. Où le silence blanc, lui-même, est rouge.  
marie

Elle est tachée, certes, elle le sera sans doute toujours mais elle sourit. Elle est debout.

Pas comme Christine et Albert, ce toujours même couple d’allongés, cette presque-complicité de silence pétrifié, cette incommunicabilité à deux têtes. Quand il n’en a qu’une, Albert, quand il pense à marie, il se déterritorialise, c’est un devenir-marie qui écrit :

« Un instant seulement  
Agenouille-toi  
Je mets de la neige sur tes plaies  
là, et là  
Tu ne seras pas ensanglantée »

C’est comme dans cette histoire de la femme qui soigne un pigeon au milieu du monde qu’elle divertit involontairement, elle suscite également la crainte.  
Comme chercher le soleil brûlant dans le froid.  
Comme écouter Stockhausen et parler *France Dimanche*.  
Ce n’est qu’à travers le contraste entre ce qui est tendu et ce qui est lâche, entre ce qui est étouffé sans bruit et ce qui est doucement dénoué, que naissent la pensée et la sensation.  
Pensée et sensation, marie et marie.  
Ecrire = crier  
marie weiss rot/marie blanc rouge.

*« J’écris la tête plongée sous la surface de l’eau, le corps impuissant. Les yeux sont brûlants, je regarde, déformés, les visages me parler depuis la surface, dans une autre langue. Que je comprends. J’en devine le sens aux seuls mouvements de leurs lèvres éloignées. Au dessous de moi, je sais les abîmes ; je sens le froid de leurs ombres dans mon dos, j’essaie de le leur dire et je sais que je ne peux crier sous peine de me noyer sans langue. Parfois, la lumière de la surface pénètre jusqu’à moi – elle vient de derrière leurs épaules je crois, de plus haut encore peut-être,*

*d'une hauteur que je crois ne pouvoir pas percevoir, hauteur fantasmée, inventée très certainement, halo ajouté au montage - et je parviens à saisir l'ombre des profondeurs ou de ce que j'aime à désigner comme tel pour créer de la hauteur. Parfois s'échappe une nuée de moi, ou plus exactement une nuée me traverse et s'y transforme vers eux, peut-être même au-delà d'eux. Je est alors un au-travers, lieu de filandreuses traversées. Entre les langues. Aucune vitesse n'est enclenchée, roue libre entre deux eaux. »*

Elle s'appelle MARIE